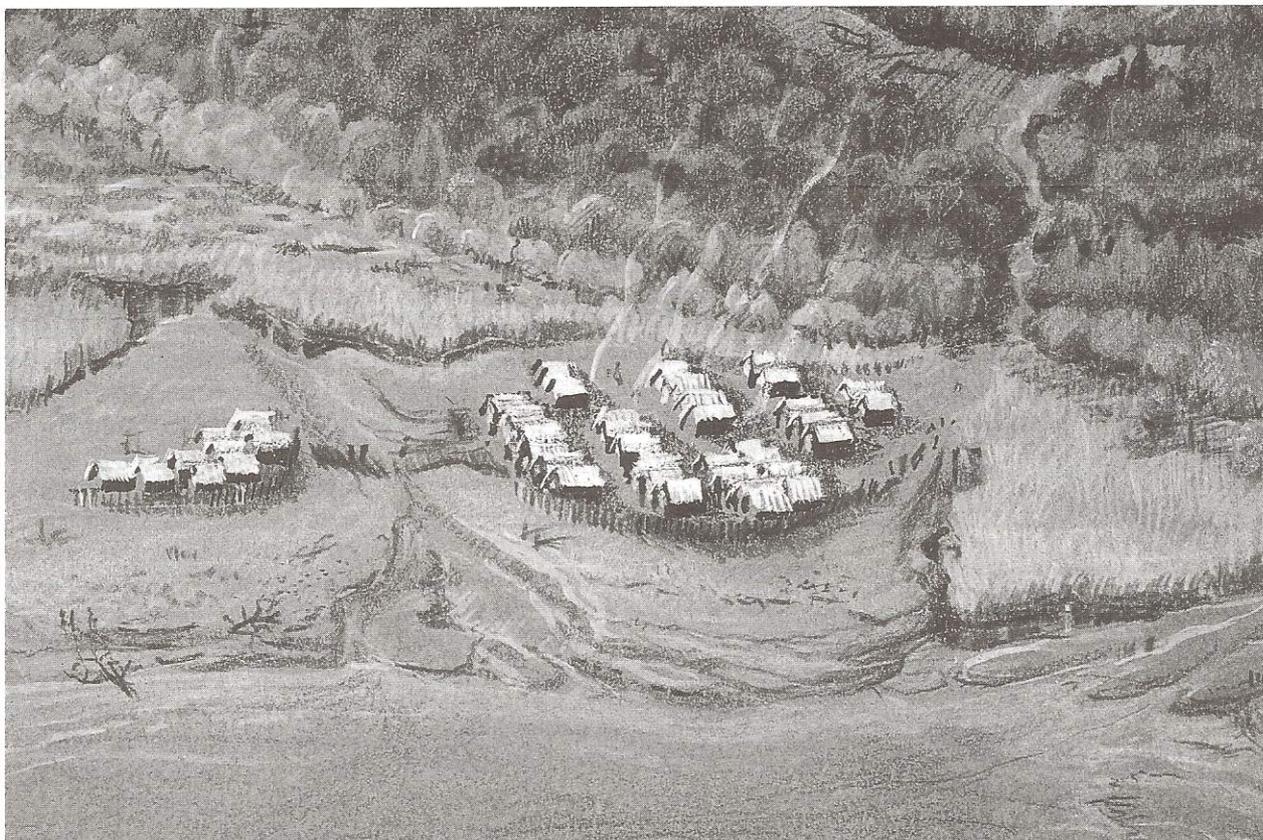


LEMANIQUES

REVUE DE L'ASSOCIATION POUR LA SAUVEGARDE DU LÉMAN



LES VILLAGES PRÉHISTORIQUES DU LÉMAN, UN PATRIMOINE MENACÉ



Reconstitution d'un village littoral de la rade de Genève. Dessin Y. Reymond.

Le Léman n'est pas seulement un des plus grands lacs d'Europe, avec sa masse d'eau gigantesque, peuplée d'une multitude d'espèces végétales et animales. C'est aussi un domaine d'attraction

pour l'homme, qui a influencé depuis des millénaires son mode de vie, ses activités et ses pensées, en fait tous les éléments qui forment sa culture. Il existe certainement une « culture lémanique », dont

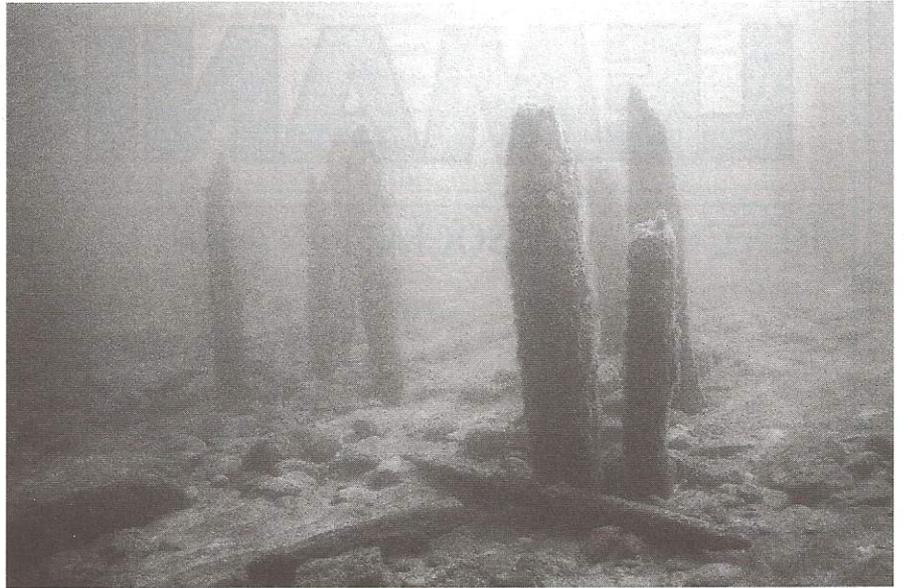
l'expression est le résultat de l'intégration des populations riveraines à ce milieu géographique et naturel, face aux contraintes et aux bienfaits qu'il dispense. Depuis la préhistoire et jusqu'à nos

jours, l'occupation humaine se concentre sur les rives du Léman, c'est en priorité sur ses côtes que se sont édifiés la plupart des villes et des villages.

Les actuels habitants de l'arc lémanique sont donc les héritiers des groupes de cultivateurs qui ont construit leurs cabanes au bord du lac il y a 6000 ans. À ce titre la connaissance de leur histoire et de leurs coutumes revêt une importance certaine pour la compréhension de notre présent et l'évaluation de notre futur.

La préhistoire du Léman : des chasseurs du Magdalénien aux tribus de l'époque gauloise

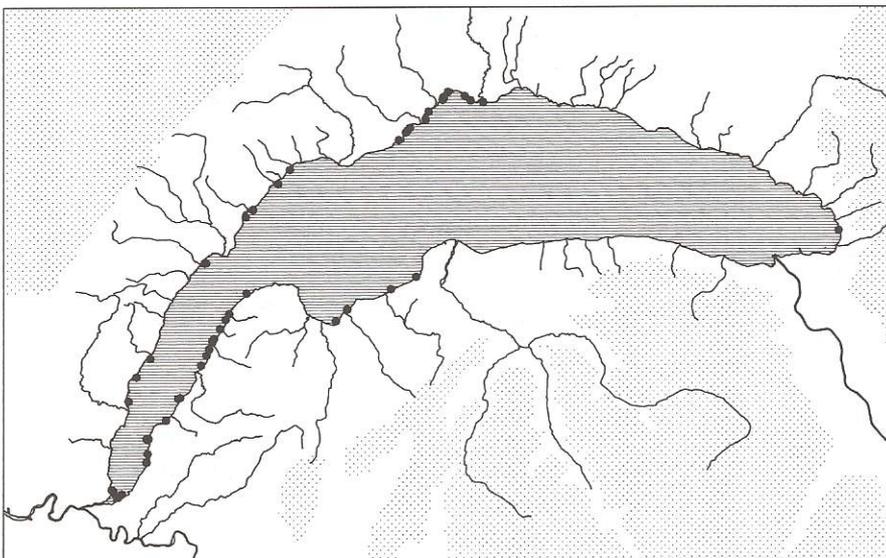
Les premiers occupants du Bassin lémanique étaient des chasseurs de rennes de la période magdalénienne, à la fin du Paléolithique supérieur. Les restes de leurs campements ont été retrouvés à Veyrier, dans des abris sous blocs formés par l'effondrement du Salève et dans une grotte non loin du lac à Ville-neuve. Ces tribus de chasseurs sont arrivées dans la région vers 13 000 à 9000 ans avant J.-C., profitant de la place laissée par les glaciers et de l'évolution d'un paysage de plus en plus forestier, parcouru par un gibier abondant.



Groupe de pilotis, restes des fondations d'une cabane construite sur la rive émergée, conservés actuellement sur une station littorale de la baie de Morges.

Entre le début du retrait du glacier du Rhône – vers 18 000 ans avant notre ère – et le Néolithique moyen, le niveau du Léman a baissé de plus de 35 mètres, selon un rythme et une vitesse que nous connaissons mal. Les populations d'agriculteurs et d'éleveurs du Néolithique apparaissent dans le Bassin lémanique vers 4500 ans avant J.-C. Les traces de leurs établissements ont été récemment retrouvées à Genève (sous le temple de Saint-Gervais) et à Lausanne

(sous la Cathédrale et à Vidy). Il s'agit d'habitats terrestres, situés sur les premières terrasses surplombant le lac. C'est environ cinq siècles plus tard que l'on place l'apparition des premiers villages littoraux, c'est-à-dire construits sur la rive émergée du lac, asséchée lors des phases de bas niveau des eaux. Dès 4000 ans avant J.-C. et jusqu'au Moyen Âge, le niveau du Léman a varié entre moins 6 mètres et plus 3 mètres par rapport à une altitude moyenne, aujourd'hui stabilisée artificiellement par le barrage de Genève. Ces villages se sont succédé de façon discontinue sur l'ensemble des côtes lémaniques, mais principalement sur les rives de Lausanne à Thonon, où la topographie de la grève est la plus favorable à ce genre d'établissement. On les retrouve jusqu'au début du premier millénaire avant J.-C., à l'âge du Bronze final, qui précède l'époque gauloise et l'invasion romaine.



Carte de répartition des stations préhistoriques littorales du Léman actuellement identifiées et conservées. Au total 48 sites ont été retrouvés sur les 84 signalés au siècle dernier.

La découverte des stations lacustres en 1854

L'existence de villages préhistoriques, conservés sous les eaux des lacs, est connue depuis l'hiver 1853-1854. Cette année là, une sé-

cheresse importante provoque la baisse générale du niveau de tous les lacs suisses. Tout d'abord le long des rives du lac de Zurich, mais bientôt dans la plupart des lacs d'Europe, on retrouve de nombreux pilotis, des restes de bois et d'objets archéologiques en os, bois de cerf, pierre taillée ou polie et des fragments de poterie. Ces restes ont très tôt été interprétés comme les vestiges de villages lacustres, c'est-à-dire construits au-dessus du niveau des eaux, à l'image des vues ethnographiques rapportées par les explorateurs du XIXe siècle. Le mythe des « cités lacustres » était né, il va surtout se diffuser en Suisse, avec l'invention d'une « civilisation des palafittes » dont le succès s'accorde au sentiment d'identité nationale qui se développe en cette fin du XIXe siècle.

À la suite des recherches faites dans les lacs de Suisse alémanique, entre 1854 et 1875, plus de 40 groupes d'établissements préhistoriques immergés sont découverts sur les anciens rivages immergés du Léman. À cette époque, nombreux sont les archéologues, tels A. Morlot, F. Troyon et H.-J. Gosse, qui rassemblent des collections impressionnantes d'objets « lacustres ». Les monceaux d'objets préhistoriques, principalement en bronze et en pierre, conservés dans les réserves des musées régionaux témoignent d'une véritable frénésie de la pêche aux objets « lacustres ».

En 1904, paraît la première description complète de 51 sites littoraux du Léman, dans la monographie de limnogéologie de F.-A. Forel, *Le Léman*. Cette présentation propose déjà, bien avant les recherches pluridisciplinaires que nous pratiquons aujourd'hui, une intégration des observations géologiques, environnementales et archéologiques, pour comprendre la place et la signification des villages littoraux préhistoriques du Léman.

Depuis l'hiver 1921, date des dernières observations des villages de la rade de Genève, facilitées par une sécheresse exceptionnelle, les sites immergés du Léman ont été presque complètement oubliés. Leur profondeur relative (entre 2 et 6 mètres) et

la présence en été d'une couverture d'algues trop dense ne les rendent accessibles qu'en plongée, pendant les mois d'hiver. En outre, contrairement aux villages préhistoriques de la rive nord du lac de Neuchâtel, les sites littoraux lémaniques n'ont jamais été menacés par des travaux autoroutiers ou de génie civil. Ils sont pourtant détruits régulièrement par l'érosion, beaucoup plus active depuis le début de ce siècle, avec la stabilisation du niveau du lac et la construction de quais, de ports et d'encrochements.

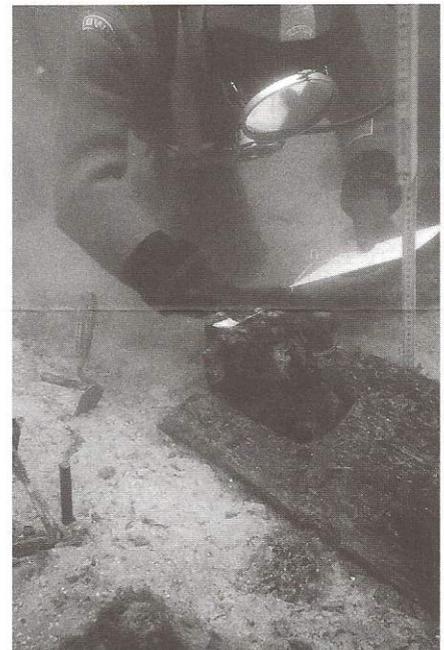
Aujourd'hui, après plus douze campagnes de prospection sous-lacustre dans le Léman, réalisées sur les rives vaudoises et genevoises, mais aussi savoyardes par nos collègues français, nous avons recensé 48 établissements préhistoriques conservés sur les 84 signalés au siècle dernier. Parmi ces sites identifiés, près de 40 possèdent encore des vestiges assez intacts pour fournir des renseignements essentiels sur le mode de vie et les activités des hommes préhistoriques.

Les anciens niveaux du Léman

Les villages préhistoriques littoraux du Léman ont été habités pendant des phases de basses eaux, provoquées par des variations climatiques de faible importance. La durée des occupations était relativement courte (moins de 50 ans), probablement interrompues par la remontée brutale du lac. Il apparaît que les hommes préhistoriques ont constamment reconstruit ou déplacé les villages établis au bord de l'eau, autant vers la terre ou vers le lac que latéralement, ou sur d'autres emplacements.

Nous nous interrogeons surtout sur les raisons qui ont poussé ces agriculteurs à s'établir dans la zone riveraine, périodiquement immergée ou du moins battue par les vagues de tempêtes. Plusieurs hypothèses sont évoquées pour expliquer ce choix. La terrasse littorale est occupée lors des bas niveaux du lac, consécutifs à des périodes plus sèches. Le débit des cours d'eau devait donc être très irrégulier et même parfois insuffisant pour les besoins domes-

tiques. Le déplacement des villages à proximité de la seule réserve d'eau permanente – le lac – était probablement la meilleure solution pour résoudre ce problème d'approvisionnement. Une autre raison pratique pouvait inciter les préhistoriques à bâtir leurs maisons sur la rive émergée – constituée de limons lacustres peu consolidés – c'est la facilité avec laquelle ils pouvaient enfoncer les pieux de leurs cabanes, contrairement aux terrains morainiques terrestres beaucoup plus résistants. L'absence de végétation peut aussi être un critère de choix. Car l'établissement d'un village sur la grève émergée ne nécessite pas le



Élément d'architecture en bois étudié sur la station de la Grande-Cité à Morges. Il s'agit d'une semelle de blocage destinée à éviter l'enfoncement d'un pieux dans le sédiment meuble. Âge du Bronze final, environ 1000 ans avant J.-C.

défrichement d'une surface de forêt. Enfin, des raisons culturelles ne sont pas à exclure dans le choix d'établir un habitat préhistorique dans la zone littorale.

La richesse des informations livrées par les sites conservés en milieu humide

L'étude des restes archéologiques conservés dans les lacs, les marais

ou les tourbières est une discipline spécifique, essentiellement par les moyens qu'elle utilise mais non par les questions qu'elle considère. En effet, les techniques de recherche à mettre en oeuvre sont beaucoup plus exigeantes que celles pratiquées sur terre ferme. Mais surtout, la richesse et l'excellente conservation des restes archéologiques sédimentés dans les terrains humides fournissent des informations exceptionnelles sur les habitudes et le mode de vie des populations d'autrefois. Dans les sites terrestres, les restes végétaux et organiques ne sont que rarement et très mal observés. Ainsi, une part importante de la production et des activités des hommes préhistoriques nous échappe complètement. Il en est de même des restes architecturaux en bois, le plus souvent présents dans les gisements en milieu humide, mais dont les traces sont toujours très fugaces dans les habitats terrestres. Ces particularités font de l'archéologie lacustre une branche indispensable à la compréhension du développement des groupes humains dans nos régions pendant la préhistoire, mais dont les résultats ne livrent toute leur valeur que s'ils sont confrontés aux données récoltées dans les sites terrestres moins riches en vestiges. Les sites littoraux immergés sont principalement conservés dans les régions où la terrasse sous-lacustre est la plus large, le long des côtes vaudoises, genevoises et françaises. En comparaison, les habitats terrestres, contemporains de cette tranche de la préhistoire, sont très rares et fournissent une connaissance bien plus limitée sur ces périodes. Cette situation s'explique par la haute densité des constructions récentes, tout autour des rives du lac, qui ont perturbé de tout temps les témoignages des occupations plus anciennes.

La controverse entre « cités lacustres » et « villages littoraux »

Dans les années 1920 à 1960, le modèle des habitations littorales su-

relevées sur pilotis a été vigoureusement combattu. Aujourd'hui, sans pour autant réhabiliter l'image des villages sur plates-formes surélevées, nous admettons l'existence d'une multitude de solutions architecturales, pour s'adapter aux fluctuations saisonnières des eaux et se protéger de la violence des vagues de tempêtes. Les nombreux pilotis plantés dans le sol meuble de la grève étaient destinés à soutenir les parois et les toitures des maisons, parfois des planchers, des amas de galets permettaient d'assainir le sol instable et fournissaient une isolation contre l'humidité. En outre, certains sites étaient protégés, du côté du lac, par des palissades brise-lames et d'autres reliés à la rive, émergée en permanence, par un chemin surélevé en pierres et pilotis.

Aujourd'hui, nous avons une image très différente des « stations lacustres du Léman », qui remplace celle plus romantique diffusée au début du siècle. Par exemple, la notion de « civilisation des palafittes » est complètement à abandonner. Ainsi, pour ne pas se mouiller, les préhistoriens actuels préfèrent employer le terme de « villages littoraux » pour désigner les habitats préhistoriques construits à proximité du lac dans la zone de battement des vagues, plutôt que celui de « cités lacustres » en usage au siècle dernier. L'apport des observations géologiques, sédimentologiques, mais aussi des sciences naturelles nous permet d'interpréter les villages littoraux comme une adaptation spécifique de certains groupes d'agriculteurs, établis traditionnellement sur des terrains secs, à des conditions temporaires nouvelles, d'origine écologique ou culturelle. Dans cette nouvelle perspective, la recherche archéologique se doit de considérer tous les aspects de ces cultures, relatifs autant aux sites littoraux que terrestres.

Un patrimoine menacé de disparition

De nos jours, les sites préhistoriques littoraux de tous les lacs d'Europe

sont menacés par l'érosion ou les aménagements riverains. Pourtant, la situation des anciens villages lémaniques figure certainement parmi les plus critiques, car la violence de l'érosion est à la mesure de la taille de ce grand lac. Entre 1921 et 1982, plus d'un tiers des établissements préhistoriques de la rade de Genève a déjà disparu, victime du dynamisme des vagues et des courants. La seule garantie de conserver ce patrimoine essentiel, constitué par les vestiges des villages littoraux, est d'en poursuivre l'étude et de recueillir les informations qu'ils contiennent avant leur destruction. La connaissance des premiers habitants de notre région fait partie intégrante de notre histoire et de notre culture, la sauvegarde du Léman comprend aussi cette dimension. Derrière le miroir de l'eau, nous pouvons contempler plusieurs millénaires de notre passé. Déchiffrer et interpréter ces témoignages nous aidera à mieux comprendre nos origines et notre devenir. ■

Pierre Corboud
Département d'anthropologie et
d'écologie de l'Université de
Genève

Edité par ASL: C.P. 629
CH-1211 Genève 4

JAB
1211 Genève 4